



HAL
open science

Marxisme et critique littéraire

Lucile Dumont, Quentin Fondu, Laélia Véron

► **To cite this version:**

Lucile Dumont, Quentin Fondu, Laélia Véron. Marxisme et critique littéraire. Antony Burlaud; Jean-Numa Ducange. Marx, une passion française, 2018, 9782707149077. <hal-02527567>

HAL Id: hal-02527567

<https://hal.science/hal-02527567v1>

Submitted on 1 Apr 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

Marxisme et critique littéraire

Lucile Dumont, Quentin Fondu, Laélia Véron

Introduction

Ni Marx ni Engels, non plus que Paul Lafargue, Lénine ou Trotski, n'ont proposé de théorie de la littérature. Leurs analyses littéraires ont pris la forme d'écrits de circonstances, sans réflexions approfondies sur la spécificité de la littérature ou sur son statut idéologique. L'absence de corpus consacré aux objets littéraires parmi les textes classiques du communisme a pendant longtemps empêché l'apparition d'une critique littéraire marxiste relativement indépendante des enjeux politiques.

À partir de la Libération, les approches marxistes de la littérature se développent pourtant et s'intéressent, sous un angle matérialiste, aux déterminations sociales de la production littéraire, contre les traditions idéalistes dominantes. Le contrôle initial du Parti communiste français (PCF) sur les corpus marxistes puis sur leur diffusion se relâche à partir du milieu des années 1950, à la faveur de la crise internationale ouverte par le XX^{ème} Congrès du PCUS qui amorce la déstalinisation. Au même moment, les références au marxisme se multiplient dans les domaines culturel et intellectuel. La critique littéraire revendiquant un marxisme hétérodoxe, souvent issue de membres de la gauche antistalinienne, réinvestit alors la question des formes, contre l'idée que les productions artistiques ne seraient que le « reflet » de leurs conditions matérielles de production. Il s'agit également, pour certains d'entre eux, de rendre visibles les mécanismes de pouvoir véhiculés par les discours grâce à la pratique de la critique de l'idéologie. Dans le contexte des transformations de la critique littéraire française, les appropriations du marxisme se diversifient et recouvrent peu à peu des pratiques intellectuelles et des positionnements politiques hétérogènes. A partir des années 1970, si certains universitaires prolongeant la construction d'approches marxistes trouvent une place dans l'université, la revendication explicite du marxisme décline.

L'introduction du marxisme dans la critique littéraire (Années 50)

Le Parti communiste français face à la question littéraire

L'intérêt du PCF pour la littérature ne date certes pas de 1945, comme le prouve l'existence, durant l'entre-deux guerres, d'une critique littéraire communiste dans plusieurs journaux (en particulier *L'Humanité*), ou encore le rôle accordé aux écrivains et aux artistes dans la lutte

antifasciste. Le PCF oscille alors entre la promotion d'auteurs considérés comme progressistes (majoritairement français) et l'usage politique des enjeux littéraires. Ce n'est qu'après la Libération qu'il développe une approche spécifique de la littérature. En décalage chronologique avec la politique culturelle et intellectuelle de l'URSS, les orientations du PCF témoignent d'une prise en compte tardive des enjeux culturels officiels. Si le réalisme socialiste, doctrine culturelle de l'URSS promouvant une représentation figurative et héroïque du peuple, avait été imposé contre les avant-gardes artistiques par Andreï Jdanov dès 1934, ce n'est qu'en 1947 que le PCF l'adopte, à la suite d'un durcissement idéologique qui, tout comme en URSS, marque le début de la Guerre froide. Si le réalisme socialiste représente à la fois une « méthode de création et [...] une catégorie de critique » (Aron, Matonti, Sapiro, 2003 : 167), ses principes sont multiples et peuvent faire référence soit à une « définition esthétique rigoureuse [qui] en rétrécit singulièrement le domaine », soit à une « définition large [qui] le réduit en fin de compte à un critère idéologique et politique sans véritable contenu esthétique » (Aucouturier, 1998 : 110). Sa définition est ainsi un objet de conflit. Pour Georg Lukács et ses adeptes, le réalisme français du XIX^{ème} siècle représente un modèle à suivre. Roger Garaudy, dans ses prises de position orthodoxes au sein du PCF, refuse de réduire le réalisme socialiste à une simple esthétique formelle au profit d'une conception idéologique de l'art, fidèle aux principes du jdanovisme exigeant de faire de la politique un « guide » (Jdanov, 1950 : 25). À partir de *D'un réalisme sans rivages* (1963), sa position se détourne de cette conception idéologique et évolue vers une « métaphysique de la création ("l'œuvre artistique comme projection dans l'avenir du possible humain") » (« Littérature », in *Dictionnaire critique du marxisme*, 2001 : 662). Enfin, le débat qui oppose Francis Jourdain, artiste-peintre, et André Wurmser au sein de la revue *La Pensée* en 1950 montre bien que la définition du rôle du marxisme et du PCF en matière artistique continue à opposer une conception « grossière » (au détriment de la liberté en art) et une conception « modeste » (au détriment de la conception politique de l'art) : « Je suis donc heureux que vous me félicitez de m'être élevé contre ce "marxisme grossier qui se laisserait réduire à une table de logarithmes". Permettez-moi cependant de ne pas lui préférer ce marxisme par trop modeste qui, frappant à la porte de l'atelier, s'excuserait auprès de sa Majesté l'artiste : "Oh ! Pardon, je me suis trompé d'étage..." et redescendrait chez le cordonnier, bien décidé de ne jamais monter plus haut que la chaussure. » (Wurmser, 1950 : 133.)

Obéissant à une stratégie d'investissement des espaces intellectuels, la politique d'édition d'auteurs marxistes du PCF prend de l'importance à cette même époque. Les Éditions sociales proposent ainsi des traductions ou des rééditions d'ouvrages d'auteurs marxistes consacrés à la littérature, accompagnées de longues présentations signées par Jean Fréville (1895-1971). C'est

le cas de la réédition de l'anthologie des textes de Marx et d'Engels sur la littérature et l'art (1954, préface de Maurice Thorez), de *L'Art et la vie sociale* (1950) de Gueorgui Plekhanov ou encore d'un choix de texte de Lénine, *Sur la littérature et l'art* (1957). Il s'agit pour le PCF de constituer un canon marxiste d'interprétation des objets littéraires et artistiques, ainsi que d'inscrire le réalisme socialiste dans l'histoire du marxisme d'une part et dans la tradition nationale française d'autre part, comme le montre la préface de Maurice Thorez aux textes de Marx et d'Engels où il écrit « qu'avec le premier recueil : *Sur la littérature et l'art*, le marxisme a fait irruption dans des domaines que se réservaient jalousement les coryphées de la critique bourgeoise. [...] La pensée marxiste donne des bases théoriques à un réalisme axé sur le progrès social et la transformation du monde. » (Marx, Engels, 1954 : 10.)

La fin d'un monopole ?

Si le PCF investit de plus en plus les espaces intellectuels à la suite de la Libération, c'est aussi parce qu'il est concurrencé sur ce terrain par les intellectuels qui n'en sont pas membres et qui s'intéressent de plus en plus au marxisme. Ainsi, contre la prétention au monopole du PCF, certains d'entre eux, Jean-Paul Sartre en tête, refusent l'étiquette « marxiste » tout en partageant certains de ses principes. Dans *Qu'est-ce que la littérature ?* (1948), Sartre s'oppose à la critique littéraire traditionnelle et formule sa théorie de la responsabilité de l'écrivain, qu'il conçoit comme forme nouvelle d'engagement intellectuel et artistique détaché des enjeux partisans. Auteur engagé et promoteur d'une critique matérialiste de la littérature, qu'il mettra en œuvre dans *L'Idiot de la famille* (1971-1972) consacré à Flaubert, Sartre entretient tout au long de sa carrière des rapports ambigus au marxisme de même qu'avec le parti communiste.

On assiste au même moment à l'importation en France des premiers travaux de Georg Lukács, au sein des intellectuels de gauche critiques du stalinisme regroupés autour de la revue *Arguments* (1956-1962). La circulation de ses écrits doit beaucoup à Lucien Goldmann (1913-1970), qui consacre au théoricien hongrois un long texte, « Introduction aux premiers écrits de Georg Lukács », publié dans *Les Temps modernes* en 1962. Contre ceux qu'il nomme les théoriciens marxistes « du reflet » (Gueorgui Plekhanov et Franz Mehring en particulier) et contre la sociologie de la littérature empirique qui s'établit autour de Robert Escarpit (1918-2000), Lucien Goldmann construit une épistémologie et une méthodologie singulières, attentives aux structures sociales et à leurs transformations. Ce « structuralisme génétique » constitue les fondements de sa sociologie de la littérature : il s'oppose aussi bien à la réduction de l'œuvre à son contexte de production, que promeut selon lui le marxisme mécaniste, qu'à sa réduction à la biographie de son auteur, mobilisée dans l'enseignement littéraire. Dans *Le Dieu*

caché (1955), il montre que, pour être comprises, les œuvres de Pascal comme celles de Racine doivent être rattachées à une « vision du monde », « cet ensemble d’aspirations, de sentiments et d’idées qui réunit les membres d’un groupe (le plus souvent, d’une classe sociale), et les oppose aux autres groupes. » (Goldmann, 2013 : 349) Cette vision tragique, qui est celle du groupe social de la noblesse de robe déclassée brutalement par le pouvoir royal, est une vision du monde paradoxale et sans possibilité de transformations – sans histoire – que l’on retrouve à la fois dans la théologie janséniste et dans les structures des œuvres de Racine et de Pascal, où Dieu est à la fois omniprésent et absent. La relecture des ouvrages du jeunes Lukács, ainsi que le choix d’un corpus prestigieux et de l’analyse marxiste des textes constituent alors un double positionnement : par rapport à la ligne politique du PCF et par rapport à la critique littéraire dominante, en revendiquant simultanément la nécessité de prendre en compte le contexte de production des œuvres, y compris pour les œuvres classiques, de même que leur irréductibilité.

La promotion d’un marxisme hétérodoxe : le cas Brecht

Dans un moment de discrédit du PCF qui fait suite à son soutien à l’intervention soviétique en Hongrie en 1956, la réception de Brecht en France participe également de la promotion d’un marxisme hétérodoxe. Peu connu avant-guerre, ce n’est que dans les années 1950 que Brecht triomphe sur les scènes françaises. Alors qu’il est jugé trop formaliste et trop éloigné des canons du réalisme socialiste par le PCF, il représente, à l’inverse, la possibilité d’une « réflexion marxiste mais par des voies brechtiennes », comme l’écrira Bernard Dort, critique théâtral. Dans le but d’allier plaisir de la représentation théâtrale et rôle pédagogique du théâtre, Brecht formule sa théorie de la « distanciation » par laquelle il refuse l’illusion théâtrale de la scène à l’italienne, ainsi que l’identification des spectateurs aux personnages. À propos de *Mère Courage* par exemple, qui narre l’aveuglement d’une mère face à la guerre, le dramaturge écrit que « le spectateur ne doit pas vivre ce que vivent les personnages, mais mettre ceux-ci en question ». Il propose par conséquent une nouvelle théorie de l’engagement artistique ayant pour projet de déconstruire l’idéologie dominante plutôt que de faire œuvre de propagande. Le projet esthétique-politique brechtien est introduit et soutenu en France par Roland Barthes qui, dans *Mythologies* (1957), se donne pour projet de traquer les idéologies en observant, dans les objets et les discours quotidiens, « la façon dont un lexique et une grammaire peuvent être politiquement engagés » (Barthes, 1957 : 777). À la fois théoricien et artiste, Brecht peut ainsi représenter au cours de cette période un « modèle » tant esthétique que

politique, tandis que (le vieux) Lukács, par son accommodement au stalinisme, agit comme « repoussoir » (Matonti, 2005 : 174).

Ces deux formes d'hétérodoxie à l'égard de l'orthodoxie communiste, la première, dans la filiation des travaux du jeune Lukács, refusant de sacrifier les œuvres sur l'autel des déterminations sociales et la seconde optant pour une critique non-idéologique de l'idéologie à la suite de Brecht, partagent une même opposition à la « théorie du reflet », étiquette négative accolée à la critique mobilisée dans l'orbite du PCF (d'ailleurs lui-même en voie de renouvellement).

De la théorie marxiste aux théories littéraires (années 1960 – 1970)

Marxisme, communisme et structuralisme littéraire

À la suite du processus de déstalinisation, une série de transformations marque l'évolution du PCF dans les années 1960 et favorise la diffusion et l'appropriation de différentes orientations marxistes en matière de critique littéraire. Entre nécessité du renouvellement intellectuel et crainte face à l'ouverture politique, les déchirements des communistes se lisent également dans leur traitement de la littérature. En 1960 est créé le Centre d'Études et de recherches marxistes (CERM), qui publie la *Bibliographie marxiste internationale* à partir de 1964. Dans le même temps, l'essor des sciences humaines est marqué par le développement des approches structuralistes de la culture et plus spécifiquement de la littérature. Celles-ci sont très tôt questionnées sur leur rapport au marxisme. Le centre de Cerisy-la-Salle, lieu d'un marxisme « politiquement anti-stalinien, non léniniste et aussi non maoïste, et intellectuellement anti-althussérien » (Jeanpierre 2013) accueille en 1959 l'un des premiers colloques consacrés au structuralisme, « Genèse et structure », organisé conjointement par Maurice de Gandillac, Lucien Goldmann et Jean Piaget. Quelques années plus tard, c'est l'ethnologue Lucien Sebag qui, dans *Marxisme et structuralisme* (1964), interroge les possibles continuités entre ces deux approches. Le dialogue entre marxisme et structuralisme change progressivement de forme au cours des années 1960 avec l'émergence du structuralisme dans sa version althussérienne, qui promeut un marxisme scientifique en rupture avec l'héritage de la pensée de Lukács. L'importation des formalistes russes, initialement cadrée par les réseaux du PCF, contribue à cette transition. L'appropriation française des travaux formalistes, dont les représentants étaient opposés à la critique marxiste-léniniste soviétique, servent autant la critique du jdanovisme que le renouvellement de la critique littéraire et de l'esthétique (Depretto 2010).

Dès lors, si Aragon s'était prononcé dès 1959 en faveur de l'abandon du réalisme socialiste, les intellectuels communistes les plus autonomes prennent peu à peu part à la constitution et à la promotion de leur « propre théorie de la littérature, voie médiane entre la théorie du reflet et le formalisme telquélien » (Matonti 2005 : 197-198), qui s'élabore à distance d'Aragon comme de Garaudy. La doctrine du réalisme socialiste n'est pourtant officiellement abandonnée qu'en 1966 lors du Comité central d'Argenteuil (Martelli 2017). Celui-ci est également un moment de diffusion et de discussion des travaux d'Althusser, dont les travaux ne tardent pas à nourrir les théories littéraires. Proches des disciplines nouvelles (sémiologie, linguistique...), elles rencontrent un succès important dans les espaces académiques, intellectuels et littéraires alors fortement politisés. La multiplication des revues, la croissance des lettres modernes dans les universités, la montée du structuralisme et la contestation du modèle traditionnel des études littéraires sont en outre à l'origine d'une transformation globale de la critique littéraire, dans laquelle les travaux d'inspiration marxiste occupent une place grandissante et essentielle pour la formalisation théorique. L'organisation d'un débat public à la Mutualité en février 1965 par l'Union des Étudiants Communistes (UEC) et son journal *Clarté*, tous deux critiques du jdanovisme, sur le thème « Que peut la littérature ? » témoignent de cet investissement des questions littéraires et des divisions à l'intérieur du marxisme. Le débat oppose Jean-Pierre Faye et Jean Ricardou, alors promoteurs des approches théoriques de la littérature, à Sartre et Simone de Beauvoir qui défendent leur vision de la littérature engagée, tandis que Jorge Semprún tente de (re)faire de la littérature un levier révolutionnaire.

Au sein du renouveau théorique de la critique littéraire, ce sont des appropriations hétérodoxes du marxisme qui dominent. La trajectoire de Roland Barthes (1915-1980), l'une des principales figures des approches théoriques de la littérature, est ainsi placée sous le signe d'un marxisme dissident et d'un « recodage » du lexique marxiste qui témoigne autant de son rattachement au marxisme que de son refus de s'y rallier pleinement (Roger 1996). Jamais adhérent du PCF, Barthes a conservé une distance critique, tout au long de sa carrière, à l'égard du communisme et de ses figures littéraires. Dès son premier ouvrage, *Le Degré zéro de l'écriture* (1953), il avait pris Garaudy et André Stil pour cible. Barthes envisageait le marxisme comme une méthode de laquelle il ne s'est revendiqué que rétrospectivement. La critique de l'idéologie, associée à la sémiologie, fut une manière de faire le procès de la « critique universitaire » à laquelle il s'est opposé, et de proposer des analyses littéraires, comme celle de l'effet de réel. La – lointaine – participation de Barthes à *Arguments*, sa défense du théâtre de

Brecht et sa proximité ponctuelle avec Goldman l'ont également ancré dans des réseaux marqués par des usages hétérodoxes du marxisme.

« Pratique théorique » et renouvellement des études littéraires.

Les revues *Tel Quel* et *La Nouvelle Critique* sont à l'origine de deux colloques tenus à l'abbaye de Cluny en 1968 et 1970, respectivement intitulés « Littérature et linguistique » et « Littérature et idéologies ». Lors de ce second colloque, particulièrement houleux aux dires de ses organisateurs, certains textes canoniques auparavant monopolisés par le PCF, ceux de Lénine en particulier, font l'objet d'appropriations conflictuelles. Parmi les collaborateurs réguliers à *Tel Quel*, Julia Kristeva (1941-), née en Bulgarie et élève de Goldman et de Barthes, propose une approche de la littérature basée sur une alliance de la sémiologie avec un althussérisme qui marque la revue jusqu'au début des années 1970. La notion d'« intertextualité » proposée par Kristeva dès le milieu des années 1960, qui consiste à déceler l'ensemble des textes mis en relation dans un texte donné, formalise la critique de l'idéologie en la dotant d'outils d'analyse linguistique qui permettent de revendiquer une assise scientifique. Dans le même temps, elle permet de distinguer les caractéristiques du langage littéraire et de les distinguer des usages « ordinaires » de la langue, avec lesquels la littérature se trouve toutefois dans un rapport de continuité. La question du rapport entre le discours littéraire et les usages courants de la langue sera examinée plus tard par la linguiste Renée Balibar, également dans un cadre d'analyse marxiste proche des conceptions althussériennes (*Les français fictifs. Le rapport des styles littéraires au français national*, 1974).

L'application du marxisme althussérien à la littérature est aussi au fondement du premier ouvrage de Pierre Macherey, *Pour une théorie de la production littéraire*, publié en 1966 chez Maspero. L'élève d'Althusser y présente une approche de la littérature qui promeut la « pratique théorique » marxiste comme le véhicule d'un discours scientifique sur la littérature. Celui-ci n'est possible, selon Macherey, qu'au prix d'une rupture avec la pratique de la littérature de même qu'avec le jugement esthétique. La réflexion sur les conditions de l'autonomie de l'écrivain, la prise en compte de la dimension sociale de la « production » littéraire – terme qu'il substitue à celui de « littérature » – qui fait de l'écrivain l'ouvrier de son texte, ainsi que la nécessité d'introduire des médiations qui contribuent à la production littéraire sont des axes majeurs de ce travail. Il y discute les textes de Lénine sur Tolstoï, dont il critique la dimension

strictement politique, qui lui permet d'interroger les conditions dans lesquelles est produit un discours littéraire. Il réfute les théories du reflet et les approches herméneutiques et structurales de la littérature. Il envisage cette dernière comme un discours spécifique qui ne peut être compris que de manière relationnelle et qui, surtout, recèle un pouvoir critique tel qu'elle devient un instrument privilégié de la critique de l'idéologie. Au même moment, les *Cahiers Marxistes-Léninistes*, créés en 1964 à l'initiative du groupe de l'UEC de la rue d'Ulm font la promotion de conceptions similaires. Le numéro « Pouvoirs de la littérature » (1965-1966) témoigne de l'importance des questions littéraires dans ce groupe, qui apparaissent aussi comme un objet propice à la mise en débat de différentes conceptions du marxisme. L'article ironiquement intitulé « Monsieur Goldmann bouleverse la science » dans le n°3 de la revue dit bien les fractures internes aux approches marxistes des objets littéraires. En reprochant à Goldmann la « dénaturation » de ses analyses de Marx, en particulier sa lecture de la réification, les auteurs affirment que son travail est d'ordre idéologique et se trouve par conséquent dans l'impossibilité de devenir scientifique.

La crise de mai 68 est un moment d'intensification de la production théorique et une matrice de radicalisation politique, qui finit cependant par l'éclatement des groupes théoriques et la délégitimation progressive de *Tel Quel* (Gobille 2005). Barthes ne se montre pas indifférent aux approches althussériennes et affiche son soutien à Sollers et son équipe. Deux de ses élèves, Gérard Genette (1930-) et Tzvetan Todorov (1939-2017), sont à l'origine de théories de la littérature qui systématisent les méthodes structurales d'analyse littéraire autour de la revue académique *Poétique* (1970). Celle-ci rencontre un important succès dans l'enseignement littéraire et éloigne les théories de la littérature des réseaux marqués par la diffusion du marxisme dans lesquels elles étaient initialement inscrites, même dans leur version en apparence la moins politisée – Genette avait été membre de Socialisme ou Barbarie et Todorov, qui avait été très tôt familiarisé aux écrits de dissidents des régimes communistes, était l'un des importateurs principaux des formalistes russes. Enfin, la publication de la monumentale *Histoire littéraire de la France* entre 1974 et 1980 par les Éditions Sociales, la maison d'édition historique du PCF, montre que les instances culturelles et intellectuelles du parti ne cessent pas pour autant d'investir le terrain de la littérature. Réunissant des collaborateurs d'horizons variés, la collection de 12 volumes affirme, dans la lignée des approches théoriques, la nécessité de rompre avec l'histoire littéraire biographique tout en affirmant la volonté de « ne pas séparer l'histoire de la littérature de l'histoire tout court » (Desné 1974 : 9) et par là de rendre à l'histoire littéraire sa dimension sociale et politique.

Mutations et déclin du marxisme dans les approches littéraires

La revendication du marxisme comme doctrine globale s'estompe progressivement à partir du milieu des années 1970. La perte d'influence du PCF dans le monde universitaire ne s'accompagne pas de nouvelles formes d'institutionnalisation des approches marxistes de la littérature (à l'exception, limitée dans le cas des études littéraires, de Vincennes). Si les références au marxisme ne disparaissent pas dans les études littéraires françaises, elles se transforment : à la vogue théorique des années 1960 succède peu à peu une approche plus empirique et moins doctrinaire du marxisme. L'article de Pierre Macherey et d'Étienne Balibar « Sur la littérature comme forme idéologique » (paru dans la revue *Littérature* en 1975), qui prétend établir une théorie des effets littéraires, apparaît plus comme un chant du cygne althussérien que comme le signe d'un renouveau théorique. La réception, favorable, mais ponctuelle, de figures littéraires marxistes à l'université (parmi lesquelles Pierre Barbéris ou encore Roger Fayolle), la naissance d'une discipline, la sociocritique (marquée, à l'origine, par une sensibilité marxiste, mais qui s'élabore sur de nouveaux concepts), l'essor de la sociologie de la littérature, manifestent tout à la fois un intérêt, souvent éclectique, pour des méthodes d'inspiration marxiste et un abandon de la théorie marxiste comme système.

Barbéris ou l'incarnation d'un marxisme de chaire

L'une des figures majeures d'une conception marxiste du domaine et des méthodes de la critique littéraire à l'intérieur même des études littéraires est Pierre Barbéris (1926-2014), enseignant, chercheur, mais aussi militant politique et syndical. Auteur d'une œuvre considérable, il devient une figure reconnue dans le monde universitaire, malgré des heurts avec la Sorbonne ou avec des critiques, comme Bernard Guyon, qui lui reprochent une approche doctrinaire. Si bon nombre de chercheurs en littérature témoignent, à l'époque, d'une sensibilité marxisante, Barbéris est un des rares à se proclamer, tout au long de sa carrière, critique marxiste. Il entend injecter une conception marxiste affinée de l'histoire dans l'approche des textes littéraires et, pour ce faire, s'écarte aussi bien d'une certaine orthodoxie marxiste (qu'il s'agisse d'un Lukács trop philosophe à son goût ou du théoricisme d'Althusser) que d'une vision positiviste ou idéaliste dominante dans les études littéraires. Les grands ouvrages de Barbéris sont principalement des lectures de textes classiques (Balzac, Stendhal), fondées sur des principes marxistes, qui replacent les auteurs étudiés par rapport à l'éclosion de la pensée marxiste et à l'horizon de la lutte des classes. La position institutionnelle de Barbéris, à la fois

reconnue et limitée (il est professeur à l'ÉNS de Lyon, puis à l'université de Caen) permet de prolonger quelque peu l'imprégnation marxiste de la discipline. Cependant, si ses lectures enthousiasment une génération d'élèves (Gérard Gengembre, Jean Goldzinck, Nicole Mozet), elle ne donne pas lieu à des prolongements institutionnels. Barbéris apparaît ainsi comme le butte-témoin d'une époque où marxisme et recherche littéraire étaient assez étroitement liés.

Cette reconnaissance institutionnelle dont a pu jouir Barbéris le différencie d'André Wurmser, journaliste et écrivain français, éditorialiste à *L'Humanité*. S'ils se réclament tous deux du marxisme, Barbéris mène une carrière académique classique alors que la somme critique de Wurmser sur Balzac, *La Comédie inhumaine*, est généralement raillée par les spécialistes. Barbéris prendra d'ailleurs ses distances avec Wurmser dont il critiquera l'étiquette marxiste comme purement « politicienne » (Post-face du *Monde de Balzac*, 2000).

Le développement d'une sociologie non marxiste du champ littéraire : l'exemple de Bourdieu

La sociologie de la littérature, qui étudie la littérature (qu'il s'agisse de production ou de réception de la littérature) en tant que fait social, s'est détachée peu à peu d'une approche marxiste, telle qu'elle a été promue par Lucien Goldmann à la fin des années 1960. Cette sociologie marxiste a été mise à mal aussi bien par le succès des critiques immanentistes que par la difficulté éprouvée par Goldmann lui-même à faire évoluer son approche critique tout en restant fidèle aux principes théoriques marxistes. Ainsi dans *Pour une sociologie du roman* (1964), Goldmann substitue-t-il la notion de *groupe social* à celle de *classe sociale*, ce qui lui vaudra d'être taxé de déviationnisme anti-marxiste. Après le décès brutal de Goldmann en 1970, cette sociologie ne dispose d'aucun ancrage institutionnel fort et ne parvient à faire école ni chez les littéraires ni chez les sociologues. Le souhait de Goldmann d'établir comme discipline une sociologie marxiste de la littérature ne se réalisera donc pas.

Parmi les nouvelles approches sociologiques de la littérature, on peut citer celle de Pierre Bourdieu (1930-2002), qui reprend certains concepts marxistes comme ceux de *classe* ou de *capital*, mais dans une perspective théorique et méthodologique différente. D'une part, en établissant la spécificité d'un champ littéraire régi par des contraintes propres, Bourdieu dessine un espace social complexe et fragmenté, loin de la traditionnelle philosophie de l'histoire marxiste (certains marxistes lui reprochant ainsi de ne pas préciser la façon dont ces champs s'agencent les uns avec les autres, et ainsi de ne pas proposer de théorie générale de la société). Bourdieu (1984) déclare refuser aussi bien Hegel que Marx (auquel il associe Lukács et Goldmann), c'est-à-dire aussi bien l'autonomie des œuvres qu'une relation directe de l'œuvre

et du social. D'autre part, la méthode d'analyse du champ littéraire explicitée par Bourdieu (1984) (situation du champ littéraire au sein du champ du pouvoir, analyse interne du champ littéraire, analyse de l'habitus de l'écrivain) vise à comprendre des trajectoires d'auteur mais sans, comme Goldmann, les rattacher à l'expression d'une situation existentielle transindividuelle – « l'homologie entre les deux types de structures – romanesque et sociale – éta[nt] conditionnée par la socialisation de l'écrivain et par l'habitus qui en résulte (et non pas, comme chez Goldmann, par la vision du monde de son groupe social) » (Dirkx, 2015).

L'ambiguïté de la sociocritique

Dans le contexte idéologique et politique post-mai 68, la sociocritique, introduite à l'Université de Vincennes par Claude Duchet en 1971, apparaît « comme une dissidence théorique de l'approche marxiste traditionnelle » (Laforgue, 2003). Dans son article-manifeste, Duchet récuse tout à la fois les lectures poétiques qui excluent le social du texte et le traitement du social par l'analyse littéraire marxiste, figée selon lui par « la théorie du reflet, le concept de typique (...), une insuffisante exploration des idéologies et de la nature du signifié littéraire » (1971), cherchant ainsi à délimiter une nouvelle approche non pas du texte littéraire comme fait social, comme la sociologie de la littérature, mais du social *dans* le texte littéraire. Un nouvel espace disciplinaire s'ouvre, espace dont les contours ne sont pas nettement définis, qui devient l'objet de luttes symboliques et de débats théoriques, dont le marxisme sort perdant à la fin du siècle.

En effet, le mot sociocritique est rapidement victime de son succès : revendiqué dans des optiques très différentes, il peine à désigner une approche précise. Cet embarras est résumé par Henri Mitterrand lors de la clôture du colloque de Toronto en 1972 sur la sociocritique du texte romanesque : « Nous n'avons pas réussi (...) à dégager une définition de la sociocritique, ni même une claire conscience de ses objectifs, de ses perspectives et de ses langages. » Cet embarras est également visible dans la préface de *Sociocritique* (1979), dans laquelle Claude Duchet cherche à la fois à rendre hommage à la sociologie de la littérature, à la critique matérialiste marxiste (et notamment à Lucien Goldmann) et à s'en distinguer, en prônant une « réorientation de l'investigation socio-historique du dehors vers le dedans, c'est-à-dire l'organisation interne des textes, leurs systèmes de fonctionnement, leurs réseaux de sens, leurs tension (...) ».

La sociocritique est revendiquée et développée aussi par des auteurs comme Edmond Cros (qui s'appuie sur Althusser et Lacan) ou Pierre Zima (qui se réclame d'Adorno et de l'École de Francfort). Dans les études littéraires, l'opposition entre Pierre Barbéris et Claude

Duchet illustre les rapports ambigus de la sociocritique et du marxisme. Au fil des années, Duchet revendique de plus en plus sa distance vis-à-vis du marxisme. Il établit de nouveaux concepts méthodologiques parmi lesquels on peut citer le *sociotexte*, le *sociogramme*, le *cotexte*, et le triptyque *information, indice, valeur*. *A contrario*, Barbéris (1990), tout en prônant l'intérêt de la sociocritique comme facteur de renouvellement du marxisme, n'adopte pas ces concepts, et refuse de dissocier marxisme et sociocritique.

Malgré une certaine effervescence théorique (notamment à l'université de Vincennes, autour de la revue *Littérature*), la sociocritique, prise entre les approches post-structuralistes et la sociologie de la littérature d'inspiration bourdieusienne, n'a pas connu de réelle institutionnalisation en France (contrairement à la Belgique, au Québec ou à la Suisse). Claude Duchet et Isabelle Tournier ont ainsi regretté que l'institution scolaire préfère aux concepts de la sociocritique des approches héritées du structuralisme « schémas unifiants à base linguistique sur des œuvres d'origine, de facture, d'histoire, de valeurs diverses » (1994). La rencontre de la sociocritique et de l'analyse du discours a permis le dépassement d'une opposition regrettable (Bordas, 2005) entre stylistique « de droite » (Sorbonne) et une sociocritique « de gauche » (Vincennes), mais au prix d'une certaine édulcoration méthodologique de la sociocritique. Ce recouplement de la sociocritique avec une autre discipline plus en vogue a achevé de la détacher du marxisme.

Conclusion

Les approches marxistes de la littérature en France sont progressivement passées d'un cadrage par le PCF à des initiatives dispersées et relativement disparates qui ont permis la diversification des circuits d'importation et des appropriations de textes marxistes. Les transformations des espaces universitaires et éditoriaux, qui avaient participé à la promotion de certaines approches de la littérature se revendiquant du marxisme, ne tardent cependant pas à réduire la place qui leur était donnée au lendemain de mai 68. Le retournement d'anciens maos au milieu des années 1970, la critique du structuralisme par certains promoteurs initiaux des théories de la littérature, la médiatisation de groupes intellectuels construits sur l'opposition au marxisme ou encore les reformulations américaines de la « théorie » et les hostilités qu'elles nourrissent contribuent à la mise à distance du matérialisme et à la retraduction de l'anticommunisme en antimarxisme dans les espaces académiques, intellectuels et littéraires. Les approches matérialistes de la littérature, plus ou moins proches de Marx et du système théorique marxiste, sont pourtant réinvesties à travers les figures fondatrices de la sociologie de

la littérature et de la sociocritique. C'est donc toujours dans un espace conflictuel et fortement marqué par des oppositions politiques que les approches marxistes de la littérature se maintiennent péniblement à la fin du XX^e siècle. À la *doxa* qui fait du marxisme un héritage obsolète s'opposent cependant quelques initiatives plus ponctuelles. Ainsi, certains philosophes, marxistes, anciens marxistes ou apparentés (Badiou, Macherey, Rancière) se sont récemment saisis à nouveau de la question de la littérature et de son rôle politique. On peut également noter, au tournant du siècle, les rééditions de Lukács en 1999 (*Balzac et le réalisme français*, publié aux éditions La Découverte et préfacé par Gengembre) de Barbéris en 2000 (*Le Monde de Balzac*, aux éditions Kimé, avec une postface inédite), puis de Macherey en 2014 (*Pour une théorie de la production littéraire*, éditions de l'ÉNS Lyon, avec une postface inédite de l'auteur) qui posent chacune cette question : que peut être une approche marxiste de la littérature au XXI^e siècle ?

Bibliographie

- Amossy, Ruth (présenté et coordonné par). 2005. *Analyse du discours et sociocritique, Littérature*, vol. 140, n°4.
- Aron, Paul, Matonti, Frédérique et Sapiro, Gisèle (dir.). 2003. *Repenser le réalisme socialiste, Sociétés & Représentations* n°15.
- Aucouturier, Michel. 1998. *Le Réalisme socialiste*. Paris : Presses Universitaires de France.
- Barbéris, Pierre. 1970. *Balzac et le mal du siècle : contribution à une physiologie du monde moderne*, Paris, Gallimard.
- Barbéris, Pierre. 1990. « La sociocritique », *Méthodes critiques pour l'analyse littéraire*, Bordas, 151-203
- Barthes, Roland. 1957. *Mythologies*. In *Oeuvres Complètes I*, 671-872. Paris : Seuil (2002).
- Bourdieu, Pierre. 1984. « Le champ littéraire. Préalables critiques et principes de méthode », in *Lendemains*, tome 9, n°36, 5-20.
- Desné, Roland. 1974. « Présentation ». *Histoire littéraire de la France*, vol. 1. Paris : Les Editions Sociales.
- Depretto, Catherine. 2010. « Le formalisme russe et ses sources. Quelques considérations de méthode. » *Cahiers du monde russe* 51 (4) : 565–579.
- Dirkx, Paul. 2015. « Bourdieu et les études littéraires », in *Bourdieu et les sciences sociales. Réception et usages*, Paris, La Dispute, 161-178.
- Duchet, Claude. 1971 « Pour une socio-critique, ou variation sur un incipit », in *Littérature*, vol11, n°1, 5-14

Duchet, Claude (dir.). 1979. *Sociocritique*, Paris, Nathan.

Duchet, Claude et Tournier Isabelle, « Sociocritique », in Béatrice Didier (dir.), *Dictionnaire universel des Littératures*, vol.3, 1994, 3571-3573

Ebguy, Jacques-David. 2015. « Débat critique : Pierre Barbéris aujourd'hui ? » (avec les participations de B. Lyon-Caen et J. David), in *Romantisme*, n°168, 105-126.

Gobille, Boris. 2005. « La guerre de Change contre la “dictature structuraliste” de Tel Quel. Le “théoricisme” des avant-gardes littéraires à l'épreuve de la crise politique de mai 68 », in *Raisons politiques*, vol. 2, n°18, 73-96.

Goldmann, Lucien. 2013. *Le Dieu caché : Étude sur la vision tragique dans les Pensées de Pascal et dans le théâtre de Racine*. Paris : Gallimard.

Jeanpierre, Laurent. 2013. « Adieux aux structures et à la dialectique. La pensée des sciences sociales aux colloques de Cerisy après Mai 1968 ». *Histoire@ Politique*, n° 2 :114–133.

Jdanov, Andreï. 1950. *Sur la littérature, la philosophie et la musique*. Paris : Les Éditions de La Nouvelle Critique.

Labica, Georges, Bensussan Gérard (dir.). 2001. *Dictionnaire critique du marxisme*. Paris : Presses Universitaires de France.

Martelli, Roger. 2017. *Une dispute communiste. Le Comité Central d'Argenteuil sur la culture*. Paris : Les Éditions Sociales.

Marx, Karl, Engels, Friedrich. 1954. *Sur la littérature et l'art*. Paris : Éditions sociales.

Matonti, Frédérique. 2005. *Intellectuels communistes. Essai sur l'obéissance politique. La Nouvelle Critique (1967-1980)*. Paris : La Découverte.

Roger, Philippe. 1996. « Barthes dans les années Marx », *Communications*, vol. 63, n°1, 39-65.

Wurmser, André. 1950. « Chronique artistique : Réponse à Francis Jourdain ». *La Pensée* °32 : 127-132.

CHAPITRE 4 : L'APPROCHE PSYCHANALYTIQUE

Introduction

Dans ce chapitre, intitulé « Bref aperçu du concept de la psychanalyse », nous allons nous atteler à affronter les bases de la théorie psychanalytique, qui sont essentielles pour la compréhension. Pour y parvenir, nous allons aborder en premier lieu, l'histoire de la psychanalyse pour comprendre comment cette dernière a vu le jour. En second lieu, la définition de la théorie selon son fondateur ainsi que son successeur qui a marqué le terrain de cette dernière. Par la suite, nous allons nous focaliser sur l'objet d'étude de la psychanalyse et pour finir, l'approche psychanalytique des œuvres littéraires.

1-Histoire et fondements de la psychanalyse

L'histoire de la psychanalyse commence avec les travaux de Joseph Breuer (médecin et physiologiste autrichien), qui s'est intéressé à l'hystérie de sa patiente Bertha Pappenheim connue sous le pseudonyme Anna O. Breuer opte pour l'hypnose comme traitement, il endort Anna et l'invite à dire ce qui lui préoccupe l'esprit. C'est un traitement par la parole qui pousse la patiente à exprimer ses états d'âmes et à se sentir soulagée au réveil. Breuer constate que si les symptômes disparaissent avec l'hypnose, cela explique qu'Anna avait vécu son traumatisme dans un état second.

Cet épisode clinique a considérablement influencé Sigmund Freud (neurologue autrichien et ami de Breuer), qui a longtemps utilisé l'hypnose pour traiter ses patients, avant de constater que cette dernière est un procédé incertain et obscur car il ne pouvait hypnotiser qu'une partie des malades. Freud a renoncé à l'hypnose et a décidé de distinguer sa méthode de traitement de celle de Breuer. C'est une patiente que Freud traitait encore par l'hypnose et qui durant le traitement elle s'écriait toujours : « Ne bougez pas ! Ne dites rien ! Ne me touchez pas ! », qui lui a fait remarquer que même hors de l'hypnose elle s'exprime très bien si on l'interrompt pas. C'est à partir de cette expérience que sont nées « les associations libres », règle fondamentale de la psychanalyse. (Bourdin, 2007).

Les « associations libres » est une technique inventée par Freud et qui consiste à éduquer le patient à laisser libre cours à ses pensées et à abandonner toute attitude critique. Cela permet au patient de tout exprimer, même si une idée lui paraît

désagréable, absurde, futile ou sans rapport avec le sujet. Donc l'hypothèse de Freud se résume au fait que, toutes les pensées qui traversent l'esprit du malade, sont en connexion avec le point de départ.

Le principe des associations libres est une cure basée sur la parole et c'est à partir de là, que Freud se retrouve confronté à une question du langage, qui l'a poussé à s'intéresser aux inscriptions des souvenirs dans le psychisme. Ces souvenirs sont des traces d'expériences passées, enregistrées inconsciemment par le psychisme. Certaines traces peuvent devenir conscientes, lorsqu'elles sont liées au langage (qui est une représentation verbale). Ceci forme le « préconscient », qui est une zone intermédiaire entre les traces inconscientes et la pensée humaine qui est consciente. Selon Freud, ce processus permet le passage entre « conscient » et « inconscient ». Toute cette expérience a permis à Freud de faire des conceptions sur les maladies psychiques, dont l'hystérie. (Bourdin, 2007).

La fin des études sur l'hystérie, a souligné le début des études sur les rêves. La publication de l'ouvrage de Freud intitulé « l'interprétation des rêves » en 1900, est considérée généralement comme la naissance officielle de la psychanalyse. Le rêve est alors considéré comme un facteur décisif et révélateur non seulement des composantes inconscientes de certaines structures pathologiques, mais aussi de l'organisation même de la psyché. Par la suite, Freud continuera à faire progresser ses travaux jusqu'à sa mort en 1939.

2-Définitions de la psychanalyse : de Freud à Lacan

Si le mot psychanalyse est apparu en 1896, au XXI^e siècle, la question de ce que le fondateur de la psychanalyse comprend par ce terme, mérite encore d'être posée.

Dans un article d'encyclopédie rédigé en 1922, Freud donne une définition précise et concise à la psychanalyse :

« Psychanalyse est le nom : 1) d'un procédé d'investigation des processus psychiques, qui autrement sont à peine accessibles ; 2) d'une méthode de traitement des troubles névrotiques, qui se fonde sur cette investigation ; 3) d'une série de conceptions psychologiques acquises par ce moyen et qui fusionnent progressivement en une discipline scientifique nouvelle.»

Selon Freud, la psychanalyse désigne en premier lieu, un mode d'exploration de l'inconscient. C'est-à-dire, c'est une méthode d'investigation qui met en évidence des significations inconscientes. En second lieu, elle devient une technique thérapeutique, qui vise essentiellement la guérison des névroses, qui sont des troubles dont l'origine psychique et les symptômes, désignent un conflit issu de l'histoire du sujet et de son enfance. Puis la psychanalyse a connu de nouveaux développements, qui lui ont permis d'élaborer une nouvelle théorie du psychisme, de la personnalité et des pulsions humaines.

En 1962, Freud explique que : « *le nom de psychanalyse a acquis au cours du temps deux significations. Il désigne aujourd'hui ; 1) une méthode particulière de traitement des affections névrotiques ; 2) la science des processus psychiques inconscients [...]* ». Il ajoute : « *l'avenir jugera vraisemblablement que l'importance de la psychanalyse en tant que science de l'inconscient dépasse largement son importance thérapeutique* » (Freud, 1926). Ceci explique que Freud a toujours donné la priorité à la psychanalyse en tant que « science de l'inconscient ».

Si Freud a inventé la psychanalyse, Jacques Lacan a travaillé toute sa vie pour assurer la transmission de cette dernière. Psychiatre de formation, il s'est exprimé en 1957 sur sa découverte du Freudisme : « *c'est quelque chose de bien frappant, de tout à fait saisissant que Sigmund Freud, un homme tout seul, soit parvenu à dégager un certain nombre d'effets qui n'avaient jamais été isolés auparavant et à les introduire dans un réseau coordonné, inventant à la fois une science et le domaine d'application de cette science.* » (Lacan, 1957). C'est ainsi que Lacan a exprimé son éblouissement face aux travaux freudiens.

Une fois le lacanisme constitué, le psychiatre français tenait toujours à montrer qu'il soutenait la pensée freudienne : « *libre à vous d'être lacaniens si ça vous chante, pour ce qui me concerne je suis freudien.* » (Lacan, 1980).

La psychanalyse freudienne n'est autre qu'un enrichissement des théories freudiennes. Lacan s'est référé à la linguistique moderne (travaux sur le langage, dont ceux de F. de Saussure), au structuralisme (théorie prenant en compte la forme plus que le contenu des formations humaines) et aux mathématiques (la logique mathématique moderne).

La psychanalyse selon Lacan : « *est une expérience dialectique. Sa responsabilité première se détermine à l'endroit du langage. D'où la nécessité de ramener l'expérience*

psychanalytique aux formes de ce langage, de restaurer le pouvoir des mots et les lois de la parole. » (Lacan, 1968). Ceci explique l'intérêt de Lacan envers la linguistique, tout en gardant la pensée primaire de Freud qui se base sur la parole. Il dit aussi à ce propos : « *ce que je cherche dans la parole, c'est la réponse de l'autre.* » (Lacan, 1966).

La doctrine psychanalytique de Lacan, comme celle de Freud, est basée sur l'inconscient. « *L'inconscient, écrit Lacan en une formule qui le résume, est structuré comme un langage.* » Il ajoute : « *C'est parce que quelque chose a été noué à la parole que, durant une analyse, le discours peut le dénouer. Il n'existe effectivement aucune démonstration plus convaincante en faveur de Freud, pour comprendre qu'il était bien loin de penser l'inconscient comme une substance [...]* » (Lacan, 1968). Ce qui explique que l'inconscient a un rapport direct avec la parole.

Lacan prolonge ses travaux en étendant la psychanalyse au traitement des psychoses, la paranoïa et la schizophrénie. Il ne s'arrête pas là et développe l'étude de la relation mère-bébé, bien plus que ne l'avait fait Freud.

Jacques Lacan a dominé le paysage psychanalytique français et ses enseignements. Ses théories constituent encore aujourd'hui les piliers de la clinique psychanalytique.

3-Objet d'étude de la psychanalyse

L'objet d'étude majeur de la psychanalyse, est le fonctionnement du psychisme humain. Le psychisme est un concept très vague qui a été détaillé par Freud selon trois points de vue :

- en premier lieu, un point de vue topique : selon lequel le psychisme s'organise en territoires et en systèmes ;
- en second lieu, un point de vue économique : qui traite l'énergie psychique qui circule ;
- et enfin, un point de vue dynamique : qui étudie les forces et les conflits psychiques.

Le lien entre ces points de vue, se résume dans le fait que, l'appareil psychique agit sur l'énergie qui le traverse par un jeu de forces et de conflits.

➤ Le point de vue topique

La topique est l'étude de la structure mentale, c'est-à-dire, la différenciation des parties de l'appareil psychique. Freud nous parle de deux topiques :

-La première topique : elle date de 1915 et elle contient trois systèmes :

- Le conscient : dont le rôle est d'enregistrer les informations venant du monde extérieur et de percevoir les sensations intérieures de plaisir ou déplaisir. Il est aussi le lieu de tous les raisonnements et les souvenirs.
- L'inconscient : qui contient le pôle pulsionnel de la personnalité et qui est dirigé par le principe de plaisir. Les pulsions tendent à faire irruption dans la conscience et à se décharger dans des conduites. L'inconscient est dynamique et influence constamment le comportement et l'expérience. (Freud,1905).
- Le préconscient : contient des représentations qui ne sont pas présentes à la conscience mais peuvent le devenir. Il se distingue du système inconscient par la censure, qui ne permet pas aux contenus et aux processus inconscients de passer dans le préconscient sans faire des transformations.

-La deuxième topique : est élaborée à partir de 1920 et elle comporte trois systèmes :

- Le ça : C'est le pôle pulsionnel de la personnalité et la partie la plus obscure. C'est entièrement le domaine de l'instinctif, du biologique qui ne connaît ni règles de temps ou d'espace, ni interdits. Totalement inconscient, il est régi et dirigé par le seul principe de plaisir. De ce fait, les choses les plus contradictoires peuvent y exister et cohabiter. Le ça est caractérisé par deux aspects majeurs, l'héréditaire et l'acquis.
 - Le Moi : C'est la partie de la personnalité la plus consciente, toujours en contact avec la réalité extérieure. Le Moi s'efforce de faire régner l'influence du monde extérieur sur le ça. Soumis au principe de réalité, il a un rôle de régulateur et de médiateur qui est chargé d'assurer la stabilité de la personne.
 - Le surmoi : Le Surmoi est l'instance refulante, le support de tous les interdits et des contraintes sociales et culturelles. Son activité est partiellement inconsciente. Héritier du complexe d'Œdipe, il se constitue par intériorisation des exigences et interdits parentaux. Le surmoi a une fonction de morale et de censure.
- Le point de vue économique

Freud considère que l'appareil psychique est traversé par une énergie qui provient du ça. Selon lui il existe plusieurs types d'énergie psychique :

- La libido : Freud a défini la libido comme cette énergie qui procède des pulsions ou des instincts et qui se répercute dans notre conduite, en la dirigeant. A ce sujet, Freud a affirmé que la libido était présente dans ce qu'il définissait comme le Ça, le Moi et le Surmoi. (Abraham, 1916).
 - La représentation : désigne une forme élémentaire de ce qui s'inscrit dans les différents systèmes de l'appareil psychique et notamment de tout ce qui porte sur le refoulement. Elle s'inscrit dans l'inconscient sous forme de traces mnésiques. Par ailleurs, Freud distingue représentation de mot et représentation de chose.
 - L'objet : est « ce en quoi et par quoi la pulsion peut atteindre son but. » (Freud, 1915). l'objet désigne ce qui est visé par l'individu dans la pulsion, dans l'amour, dans le désir.
 - La relation d'objet : ou relation objectale, est le rapport qu'a un individu avec les objets qui constituent le monde dans lequel il vit. Ces derniers sont généralement des objets vers lesquels se tournent les pulsions de l'individu. L'objet pulsionnel peut être une personne.
- Le point de vue dynamique

Ce dernier point de vu souligne l'opposition entre les forces de l'inconscient, qui cherchent à se manifester et les forces répressives, venant du système préconscient/conscient. Parmi ces forces on retrouve :

- La pulsion : La pulsion est une force biologique qui agit d'une manière continue et qui suscite une certaine conduite. Elle a pour but un objet apportant une satisfaction à l'individu. La source des pulsions est corporelle. C'est un état d'excitation (comme la faim, la soif,..) qui oriente l'organisme vers un objet. Le psychisme doit réduire cette excitation pour retrouver son équilibre. Freud distingue deux sortes de pulsions, les pulsions de vie (Eros) qui tendent à organiser les formes de substances vivantes les plus complexes et les pulsions de mort (Thanatos), qui visent la destruction/l'autodestruction.
- Le refoulement : est« une conséquence naturelle de la division de l'esprit humain entre la conscience et l'inconscient.» (Freud, 1935).Le refoulement est donc l'opération par laquelle le sujet repousse dans l'inconscient les pulsions qu'il juge indésirables. Cette opération se fait inconsciemment. Ainsi, notre inconscient

devient le lieu où nous refoulons toutes nos pulsions et nos pensées les plus absurdes et honteuses.

- Le symptôme : est un phénomène subjectif qui constitue non pas le signe d'une maladie, mais l'expression d'un conflit psychique inconscient. Le symptôme vient alors faire trace d'un conflit psychique entre désir et interdit. Ce dernier est une manière de parole, un discours indirect qui permet à l'inconscient de s'exprimer. C'est à travers le symptôme que la personne arrive à dire partiellement un langage crypté, vérité d'un sens refoulé, parfois dérangeant.
- Le lapsus : Freud voit dans le lapsus un symptôme important de l'émergence de désirs inconscients, car ce dernier est un mot qui surgit de la bouche d'un individu d'une manière involontaire.
- Le transfert : est un processus au cours duquel des sentiments inconscients envers des objets faisant partie de l'histoire de l'individu, se déplacent vers des objets plus récents. Ces sentiments concernent généralement le psychanalyste et son patient. On parle de transfert positif, dans le cas de relation affective entre le patient et son psychanalyste. Le transfert négatif, se fait dans le cas de la présence d'une certaine haine entre le psychanalyste et le sujet analysé. (Freud, 1915).
- L'acte manqué : l'acte manqué est une forme de lapsus « lapsus gestuel », car il exprime une intention de l'inconscient. Cet acte se manifeste sous l'influence d'un désir inconscient, qui vient parasiter un acte normal de la vie quotidienne. L'acte manqué est selon Freud, un révélateur d'un sentiment mal refoulé.

4-Vers une approche psychanalytique des œuvres littéraires

Après l'apparition de la psychanalyse, un rapport analogique est né entre le plan de l'être et le plan de la littérature, car la compréhension de l'être humain et la compréhension des œuvres littéraires sont des opérations qui empruntent des chemins similaires. Si la psychanalyse s'intéresse au psychisme humain, la littérature est produite par des auteurs, qui sont des êtres humains et qui à travers leurs œuvres parlent à d'autres êtres humains. Ceci provoque une certaine interaction psychique entre auteurs et lecteurs. Le lecteur se retrouve souvent face à des écrits chargés de réalités psychiques, qui peuvent le pousser à se poser des questions et à effectuer une analyse ou une critique autour d'un texte littéraire.

Freud était un grand lecteur, passionné de livres, il partageait cette passion avec sa fiancée Martha. Il lui a écrit à propos de Gustave Flaubert et son roman *La Tentation de Saint-Antoine* : « *Il évoque non seulement les grands problèmes de la connaissance, mais pose les vraies énigmes de la vie, tous les conflits de sentiments et d'impulsions ; il renforce la prise de conscience de notre perplexité en face du mystère qui enveloppe toute chose.* » (Freud, 1883). Les conflits, la vie, la connaissance... c'est ce qui intéresse Freud en tant que lecteur.

Freud recourt à l'analyse des œuvres littéraires pour étayer ses théories et en particulier celle du complexe d'Œdipe, introduite dans son ouvrage *l'interprétation des rêves* en 1899. Freud déclare dans son livre *Dostoïevski et le parricide* : « *Ce n'est guère un hasard si trois des chefs-d'œuvre de la littérature de tous les temps, l'Œdipe Roi de Sophocle, le Hamlet de Shakespeare et Les Frères Karamazov de Dostoïevski, traitent tous du même thème, le meurtre du père.*» (Freud, 1985, p. 173).

La lecture psychanalytique de la littérature va donc s'apparenter à celle des formations de l'inconscient, c'est-à-dire le rêve, le lapsus, le trait d'esprit, le fantasme... Freud cherche à démasquer derrière le discours des auteurs, les désirs refoulés et à mettre en lumière les processus de condensation et de censure. Freud cherche à analyser le psychisme de l'auteur du roman derrière son héros. Il se base généralement sur des récits biographiques. Sarah Kofman (philosophe et essayiste française), dit que cette méthode génétique utilisée par le père de la psychanalyse : « *permet de comparer les différentes œuvres d'un artiste pour y découvrir le fantasme commun qui en est la clef.*» (Kofman, 1985, p. 135).

C'est à partir de là, que plusieurs théories sur l'approche psychanalytique des œuvres littéraires sont nées. La psychocritique de Charles Mauron (traducteur, poète, romancier et critique littéraire français), est la plus célèbre et elle se base sur la méthode freudienne. En d'autres termes, cette approche se focalise sur l'étude des données biographiques qui servent de vérification à l'interprétation des œuvres littéraires.

La psychanalyse littéraire s'attache au texte, à sa production et à sa réception en rapport avec l'histoire familiale et sentimentale des auteurs, les grands fantasmes culturels (Œdipe), les mécanismes de lecture et d'écriture (identification, projection, condensation...), les investissements psychiques à l'œuvre, etc.

Le texte comme Réalité Sociale

Plusieurs courants critiques considèrent effectivement le texte littéraire non pas comme une entité isolée, mais comme un produit et un reflet de son contexte social, historique, politique et économique. Ces approches explorent la manière dont les forces sociales s'inscrivent dans le texte, comment le texte influence ou est influencé par la société, et comment il peut même agir comme un agent de changement social.

● La Sociocritique

Définition : La sociocritique est une **approche d'analyse littéraire** qui étudie la "**socialité du texte**". Contrairement à une sociologie de la littérature qui s'intéresse aux conditions de production, de distribution et de réception des œuvres, la sociocritique se concentre sur la **manière dont le social s'inscrit et se manifeste à l'intérieur même du texte littéraire**. Elle cherche à décrypter les traces, les marques, les représentations et les idéologies de la société dans le tissu textuel.

Claude Duchet, figure centrale de ce courant, la définit comme une tentative de construire une "poétique de la socialité, inséparable d'une lecture de l'idéologique dans sa spécificité textuelle". La sociocritique ne considère pas le texte comme un simple reflet de la société, mais comme un **espace de mise en scène, de transformation et de négociation des discours et des représentations sociales**.

Objectif : L'objectif principal de la sociocritique est de **rendre visible la dimension sociale et idéologique du texte littéraire**. Il s'agit de :

- **Identifier et analyser les "sociolectes"** ou les discours sociaux qui traversent le texte, révélant les normes, les valeurs et les tensions de la société.
- **Mettre au jour les implicites, les non-dits, les silences et les contradictions** du texte qui témoignent des enjeux sociaux et idéologiques sous-jacents.
- **Comprendre comment le texte participe à la construction, à la reproduction ou à la subversion des représentations sociales.**
- **Dépasser l'opposition binaire entre le texte et le contexte**, en considérant que le social est immanent au littéraire.
- **Développer une "herméneutique sociale des textes"**, c'est-à-dire une interprétation qui prend en compte la dimension sociale constitutive de l'œuvre.

Principes : La sociocritique repose sur plusieurs principes fondamentaux :

- **La socialité du texte :** Le texte littéraire n'est pas une entité autonome, mais une production sociale et historique marquée par son contexte.
- **L'immanence du social :** Le social n'est pas seulement un arrière-plan, mais une composante intrinsèque du texte, inscrite dans ses structures, ses thèmes, ses personnages et son langage.
- **La lecture "symptomale" :** Le sociocriticien ne cherche pas le sens manifeste du texte, mais les "symptômes" des tensions et des contradictions sociales qui s'y manifestent de manière souvent indirecte ou inconsciente.

- **L'importance du "sociogramme" :** Concept développé par Claude Duchet, le sociogramme est un "ensemble flou, instable, conflictuel, de représentations" qui organise l'imaginaire social d'une époque et se cristallise dans le texte.
- **L'articulation entre l'esthétique et le social :** La sociocritique refuse de réduire le littéraire à sa fonction sociale, mais cherche à comprendre comment les formes esthétiques sont elles-mêmes porteuses de significations sociales.
- **L'interdisciplinarité :** La sociocritique dialogue avec la sociologie, l'histoire, la linguistique, la sémiotique et d'autres disciplines pour éclairer la complexité des rapports entre le texte et la société.

Son développement historique : Les prémices d'une approche sociale de la littérature peuvent être trouvées chez des penseurs comme Germaine de Staël et Hippolyte Taine au XIXe siècle. Cependant, la sociocritique en tant que courant critique distinct émerge **dans les années 1970 en France**, dans un contexte intellectuel marqué par les développements du structuralisme, du marxisme et de la sémiotique.

- **Claude Duchet** est considéré comme la figure fondatrice de la sociocritique avec son article pionnier "Pour une socio-critique ou variations sur un incipit" (1971) et la direction de l'ouvrage collectif *Sociocritique* (1979). Il a cherché à dépasser les limites de la sociologie de la littérature traditionnelle en proposant une analyse du "texte comme pratique sociale".
- **Edmond Cros :** A développé la notion d'"idéosème" pour analyser les unités de sens idéologiques à l'œuvre dans le texte et a exploré les rapports entre le sujet et les structures sociales.
- **Pierre Zima :** A proposé une "sociologie du texte" et a introduit le concept de "sociolecte" pour étudier les variations linguistiques liées aux groupes sociaux.
- **Marc Angenot :** S'est intéressé à l'étude du "discours social" et à la manière dont la littérature s'inscrit dans un champ discursif plus large.
- **Régine Robin :** A exploré les liens entre l'imaginaire social et les productions littéraires, en s'intéressant notamment aux phénomènes de mémoire collective et d'identité.

Le **Centre de recherche interuniversitaire en sociocritique des textes (CRIST)**, fondé à Montpellier, a joué un rôle crucial dans le développement et la diffusion de cette approche.

Son impact sur la critique littéraire contemporaine

La sociocritique a eu un impact significatif sur la critique littéraire contemporaine en :

- **Introduisant une perspective résolument sociale et politique dans l'analyse des textes.** Elle a contribué à dénaturaliser l'œuvre littéraire et à montrer comment elle est traversée par les enjeux de pouvoir, les inégalités et les conflits sociaux.
- **Enrichissant les outils d'analyse littéraire** par des concepts comme le sociogramme, l'idéosème et le sociolecte, permettant une lecture plus fine des inscriptions sociales dans le texte.
- **Favorisant le dialogue interdisciplinaire** entre les études littéraires et les sciences sociales, ouvrant de nouvelles pistes de recherche et de compréhension.
- **Influençant d'autres courants critiques**, comme la nouvelle histoire littéraire et les études culturelles, qui partagent un intérêt pour les liens entre la littérature et le contexte socio-historique.

- **Renouvelant l'approche de corpus littéraires variés**, en permettant d'analyser aussi bien les œuvres canoniques que les productions culturelles marginalisées du point de vue de leur inscription sociale.

Aujourd'hui, la sociocritique continue d'être une approche pertinente pour analyser la littérature dans sa complexité et sa relation dynamique avec le monde social. Elle offre des outils précieux pour déchiffrer les messages souvent implicites des textes et pour comprendre leur rôle dans la construction de nos représentations collectives.

Le rapport entre la sociocritique et les autres approches littéraires

Plusieurs courants critiques considèrent effectivement le texte littéraire non pas comme une entité isolée, mais comme un produit et un reflet de son contexte social, historique, politique et économique. Ces approches explorent la manière dont les forces sociales s'inscrivent dans le texte, comment le texte influence ou est influencé par la société, et comment il peut même agir comme un agent de changement social. Parmi les approches qui mettent en lumière cette dimension sociale du texte, on peut notamment citer :

- **Le marxisme et la critique marxiste** : Cette approche analyse la littérature à travers le prisme des classes sociales, des rapports de pouvoir et des idéologies dominantes. Elle examine comment les textes reflètent ou subvertissent les structures socio-économiques et comment ils peuvent perpétuer ou contester l'aliénation et l'exploitation. Des figures comme Georg Lukács, Lucien Goldmann et Pierre Macherey ont marqué cette approche.
- **La sociocritique** : Allant au-delà de la simple prise en compte du contexte, la sociocritique, notamment avec les travaux d'Edmond Cros, cherche à identifier les "sociolectes" ou les discours sociaux qui traversent le texte. Elle explore la manière dont le texte littéraire met en scène et négocie les tensions et les contradictions de la société.
- **La nouvelle histoire littéraire (New Historicism) et le cultural materialism** : Ces approches, apparues dans les années 1980, insistent sur l'imbrication étroite entre les textes littéraires et les autres formes de discours et de pratiques culturelles de leur époque. Elles considèrent que les textes ne sont pas simplement le reflet d'une réalité sociale préexistante, mais qu'ils participent activement à sa construction. Des noms comme Stephen Greenblatt et Raymond Williams sont associés à ces courants.
- **Les études postcoloniales** : Ces études analysent la littérature produite dans les contextes de colonisation et de décolonisation. Elles mettent en lumière les dynamiques de pouvoir, les représentations de l'altérité, les processus d'hybridation culturelle et la manière dont les textes littéraires peuvent résister aux discours impériaux et affirmer des identités marginalisées. Edward Saïd et Gayatri Spivak sont des figures importantes dans ce domaine.
- **Les études de genre (Gender Studies) et les études féministes** : Ces approches examinent la manière dont les constructions sociales du genre influencent la production et la réception des textes littéraires. Elles analysent les représentations des hommes et des femmes, les rapports de genre, les inégalités et les résistances aux normes patriarcales. Des penseuses comme Simone de Beauvoir, Judith Butler et Hélène Cixous ont contribué de manière significative à ces études.

- **Les études culturelles (Cultural Studies)** : Ce champ interdisciplinaire élargit la notion de "texte" pour inclure une variété de productions culturelles (films, musique, publicité, etc.) et examine leurs liens avec les structures sociales, le pouvoir et l'idéologie. Il s'intéresse aux cultures populaires et aux formes de résistance culturelle.

Ces différentes approches, bien que distinctes dans leurs méthodes et leurs objets d'étude spécifiques, partagent un intérêt commun pour la dimension sociale de la littérature. Elles nous invitent à lire les textes non pas comme des objets esthétiques isolés, mais comme des fenêtres ouvertes sur les complexités de la réalité sociale et comme des acteurs potentiels au sein de cette réalité.

CHAPITRE IV : LA SOCIOCRIQUE

1. Définition

La **sociocritique** est une approche du fait littéraire qui s'intéresse à l'univers social présent dans le texte. Elle s'inspire de disciplines proches comme la sociologie de la littérature qu'on a tendance à les confondre. Aussi, pour bien comprendre ce qu'elle est, il est important de commencer en partant de ses racines.

La « sociocritique », mot créé par Claude Duchet en 1971, propose une lecture socio-historique du texte. Elle s'est peu à peu constituée au cours des années pré et post 1968 pour tenter de construire « *une poétique de la socialité, inséparable d'une lecture de l'idéologie dans sa spécificité textuelle* » (Claude Duchet).¹

2. Historique

On remarque pour une première fois une approche sociale de la littérature dans l'*Émile* de Rousseau puis, de manière plus importante, dans l'ouvrage *De la littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales* (1800) de Germaine de Staël. Quelques années plus tard viendra Auguste Comte et son approche historique des arts que l'on retrouvera aussi dans un ouvrage majeur de Taine nommé *Philosophie de l'art* (1865) où il tente d'expliquer une *œuvre* par rapport au milieu social de son producteur. On verra aussi les écrits de Gustave Lanson approcher le texte en mettant l'accent sur la lecture elle-même. Ces approches fondamentales à la sociocritique montrent cependant une faiblesse méthodologique et une subjectivité inappréciable dans ce genre d'approche.

L'arrivée des théories marxistes sur la société au début du XX^e siècle marqua profondément l'approche sociale de la littérature. À partir de là se formulèrent plusieurs approches différentes du fait littéraire, que ce soit en lien avec les notions de lutte des classes, d'économie ou de technologie. Pensons notamment à Theodor W. Adorno, Franz Mehring et Pierre Macherey qui s'accordent d'une manière ou d'une autre pour dire que le contexte de production d'un artiste amène une certaine idéologie qui sera véhiculée d'une certaine façon par leurs œuvres.

Il y a certes bien des manières d'aborder la sociocritique, bien des aspects critiques susceptibles de retenir l'attention ; mais rares sont les approches qui montrent la quintessence de cette discipline créée, élaborée par Claude Duchet, qui y occupe la place centrale.

¹ Claude Duchet, « Introduction : socio-criticism », *Sub-Stance*, n° 15, Madison, 1976, p. 4.

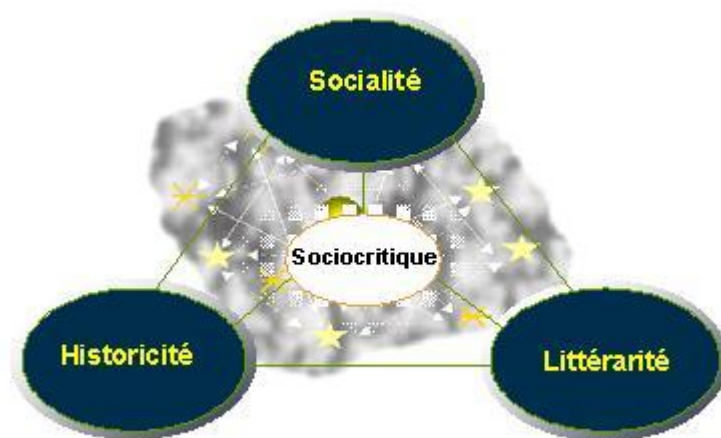
3. Objet de la Sociocritique

Elle rappelle « l'un des principes de la démarche sociocritique » :

« L'analyse socio-critique suppose évidemment un travail d'équipe, de fréquents allers et retours entre l'ensemble et le détail des œuvres étudiées, l'effort, plus difficile peut-être, de ne pas se contenter de la mise au jour des systèmes constitutifs de l'œuvre, mais de passer à l'étude de leurs significations. »²

On peut trouver le lien qui existe entre les travaux concernant la sociocritique et ceux qui s'intéressent par exemple à la bibliométrie, à la traduction, à l'histoire littéraire, à la lexicologie, à la critique génétique, ou même encore à la bibliographie du XIX^e siècle. C'est dire que la sociocritique ne vit que le dialogue avec les autres disciplines ou avec les autres domaines de recherche. L'intérêt immédiat de cette perspective, c'est à l'évidence de viser l'inter- et la pluridisciplinarité pour la critique littéraire.

La sociocritique nous paraît tout entière dans « *le continuum sociocritique consubstantiel aux œuvres mêmes* ». Le continuum, au sens courant, signifie un ensemble d'éléments tels que l'on puisse passer de l'un à l'autre de façon continue.



« La sociocritique, mot créé par Claude Duchet en 1971, poursuit l'ancienne quête d'une théorie des médiations du social. Loin des théories du "reflet", elle se caractérise par une tension féconde, mais problématique. [...] Travaillant sur les textes dans leurs déterminations sociales et historiques, elle ne veut ni subsumer l'esthétique et la littérarité sous des fonctions sociales positives, ni fétichiser le

² Claude Duchet Op.Cit. p.4

littéraire comme étant d'une essence à part. En maintenant la tension ou la problématique de l'esthétique et du social, elle se démarque à la fois des approches purement formelles (ou herméneutiques, déconstructionnistes, etc.) du texte littéraire et des approches purement contextuelles, institutionnelles, déterministes. »³

³ Régine Robin et Marc Angenot, « La sociologie de la littérature », *Histoire des poétiques*, sous la direction de Jean Bessière, Eva Kushner, Roland Mortier, Jean Weisgerber, PUF, 1997, p. 408.